N° 304. Dimanche 22 Décembre 1844. 15me Année.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
un an,	26 fl.	30 fl.
six mois,	14 »	16 »
trois mois	7 »	8 »

PRIX DES INSERTIONS.

Les premières lignes 1 fl. 50 timbre compris et 10 cts. par ligne en sus.

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA RÉDACTION à La Haye, *Lange Voorhout*, derrière le *Prinsegracht*.

BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES, Chez M. Van Weelden, libraire, *Spui*, à La Haye.

Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction *franco départ*.

LA HAYE 21 Décembre.

Le Roi a accepté la dédicace de l'ouvrage intitulé : *Histoire abrégée de l'art de la peinture et de la gravure sur bois et sur cuivres en Néerlande*, par M. le docteur Georges Rathgeber, conservateur du cabinet de médailles de S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg, et membre de la société des sciences de la Zélande et de la société de littérature néerlandaise à Leide.

On écrit de Leeuwarden, le 18 décembre :

Hier est mort en cette ville, après une maladie de plusieurs semaines, M. Tiete Sjoukes Tromp, vice-président de la cour provinciale de Frise et membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux. M. Tromp a rendu d'éminens services au pays et particulièrement à notre province où il a constamment encouragé de tous ses moyens les arts et les sciences.

Les détenteurs de fonds espagnols à Amsterdam, convoqués par le comité, ont tenu jeudi soir une assemblée générale au local de l'Odéon.

M. L. Keyzer a fait un rapport détaillé sur les opérations du comité, et d'après les correspondances avec le gouvernement espagnol et la légation d'Espagne à La Haye, avec M. Mauguin, ainsi qu'avec notre gouvernement, — correspondances dont les extraits ont été communiqués à l'assemblée — il est évident que le comité a agi avec tout le zèle et toute l'activité possibles.

M. Keyzer a dit dans son rapport que le gouvernement avait mis toute la plus vive sollicitude pour l'œuvre du comité, et lui avait promis sa coopération dans tout ce qui pourrait contribuer à avancer les intérêts des détenteurs de fonds espagnols. Non-seulement le gouvernement s'est montré disposé à recommander spécialement à la protection du ministre des Pays-Bas à Madrid, les commissaires des détenteurs de fonds espagnols, qu'on désirerait voir déléguer vers la capitale de la Péninsule, mais en outre à faire des démarches pour engager les cours de Londres et de Paris, à quelque tentative simultanée dans l'intérêt [illegible] de fonds espagnols.

Jusqu'à présent le comité avait pourvu de ses propres ressources à tous les frais auxquels ses opérations avaient donné lieu ; mais maintenant qu'il s'agit d'envoyer une commission à Madrid, il a cru devoir faire un appel aux parties intéressées. Il a proposé l'émission d'actions de fl. 100 et de demi-actions de fl. 50 qui seraient restituées avec prime et intérêts dès que le comité se verra en état, soit par une conversion éventuelle, soit par quelque autre circonstance, de faire supporter par tous les détenteurs de fonds les frais qui auront été déboursés.

Bien que des listes de souscription à cet effet soient déposées chez chaque membre du comité, plusieurs assistans ont sur le champ souscrit, soit pour fl. 1000, soit pour 500, 200 et 100 florins.

On a aussi demandé qu'il fût nommé une commission chargée de l'administration des fonds qui seront recueillis, cette proposition a été rejetée par l'assemblée, qui préférait s'en rapporter entièrement au comité.

Beaux-Arts.

Nous venons de voir dans l'atelier de M. Moerenhout deux vrais tableaux de maître. De l'une et de l'autre de ces excellentes compositions l'objet principal est un étalon au repos. Là, c'est un de ces vigoureux coursiers frisons du 16e siècle, tel qu'on en voit dans les toiles de Wouwerman ; le noble animal attend son maître, qui va chasser au faucon ; déjà l'on voit partir les faucons. Dans ce tableau tout est artistement disposé et ménagé de manière à faire ressortir avec éclat le beau cheval blanc, dont l'attitude est aussi vraie que gracieuse. Là, par contre, c'est un fougueux destrier noir, qui attend avec impatience que son cavalier ait pris le faucon que lui présente le fauconnier. Au fond on voit un épisode de la chasse au héron. Ce qui frappe surtout dans ce tableau, c'est la vérité avec laquelle le peintre est parvenu à rendre ce lustre dont brille tout cheval noir ou brun, lorsque la course a humecté son poil.

Nous apprenons que le Roi a daigné exprimer sa haute satisfaction à la vue de ces deux tableaux, et que S. M. s'est plu à reconnaître les progrès éclatans qu'a faits M. Moerenhout depuis qu'il a abordé des formes plus hardies et qu'il travaille plus en grand, dans un genre aussi difficile que celui de la peinture des chevaux.

Ajoutons enfin que le coloris et le dessin de M. Moerenhout, approchent de bien près de ceux de Wouwerman, et que si le vernis du temps avait passé sur ces deux belles productions, on les prendrait facilement pour des œuvres de ce grand maître.

On écrit de Paris, 18 décembre :

Quelques journaux ont reparlé du projet de mariage du duc de Montpensier avec l'infante Louise d'Espagne, sœur de la reine Isabelle. Mais un journal déclare aujourd'hui que le cabinet de Londres a déjà opposé son veto formel à cette union, lord Aberdeen ayant fait parvenir à M. Guizot une note catégorique qui portait que tout mariage d'un membre de la dynastie de juillet avec une des infantes d'Espagne serait regardé par l'Angleterre comme un *casus belli*.

On a parlé vaguement hier de la conversion du 5 p. c. à la bourse, et on prétendait même [illegible] Il paraît d'un franc. Il paraît néanmoins, que la majorité du cabinet, loin de vouloir présenter un projet de remboursement ou de conversion à la prochaine session, est décidée à s'opposer ouvertement, sous prétexte d'inopportunité, à toute mesure pareille, qui serait présentée par les députés.

Les nouvelles du Mexique, annoncent que la chambre des députés avait refusé de voter l'emprunt que demandait le gouvernement mexicain pour continuer la campagne contre le Texas. Le gouvernement a présenté aux deux chambres du Congrès, un projet de loi autorisant la négociation d'un emprunt de dix millions pour payer les frais de la guerre. La commission nommée par la chambre des députés, réduisit le chiffre de l'emprunt à six millions : le projet fut renvoyé à une autre commission qui réduisit de nouveau le chiffre à 4 millions ; la mesure fut alors soumise à la Chambre, qui la discuta le 15 octobre avec une grand violence, et le 16 le bill fut rejeté par 44 voix contre 17.

On assure également qu'une scission profonde subsiste entre la législature et le gouvernement et entrave la marche de l'administration. M. Triguerros a donné sa démission de ministre des finances et on lui a donné pour successeur par intérim M. Francisco Lombardo. Les personnes le mieux au courant des affaires du Mexique sont d'avis qu'une révolution est imminente.

Navigation des Pays-Bas.

XX. DORDRECHT.

ARRIVAGES.

Année.	Total.. nav.	ton.	Sous pav. néerl. nav.	ton.
1832	243	37539	81	12806
1833	256	36905	95	11909
1834	198	28727	84	11126
1835	202	31951	80	10202
1836	249	38783	112	14609
Total.....	1148	173905	452	60652
1837	244	38129	100	13775
1838	316	47645	130	16634
1839	297	50671	97	14273
1840	326	56759	123	18386
1841	348	54928	117	19100
Total.....	1531	248132	577	82168
Total gén.....	2679	422037	1029	142820

Il résulte de ce tableau que le chiffre de la moyenne annuale est de 268 navires jaugeant 42,204 tonneaux. Dans ce nombre le pavillon néerlandais est compris pour 103 navires de 14,282 tonneaux.

Le résultat des dernières cinq années est plus favorable que celui des premières cinq années, tant en ce qui touche le nombre des navires, que le tonnage, et surtout le pavillon national, car pour le premier il y a une augmentation de 383 navires mesurant 74,227 tonneaux, et pour le dernier un accroissement de 125 navires de 21,516 tonneaux.

On remarque avec plaisir que depuis 1834, la navigation a été continuellement croissant jusqu'inclusivement l'année 1841 où elle a atteint son maximum des dix ans. En 1840 le chiffre de la navigation générale surpasse d'un tiers celui de 1832 et le montant du tonnage, sous pavillon néerlandais, de l'année 1841 est de 6000 tonneaux supérieur à celui de 1832.

En 1842 le nombre des arrivages était de 439 navires jaugeant 66,554 tonneaux ; le pavillon néerlandais y est compris pour 106 navires de 14092 tonneaux, en sorte que l'année 1842

Feuilleton du Journal de La Haye. — 22 Déc. 1844.

LA GUERRE DU NIZAM. (1)

XVII.

Le Lendemain.

(*Suite.*)

— Octavie, dit Amalia d'une voix lente et triste, tout cela n'est plus qu'un beau rêve... Ce n'est pas même une consolation. A quoi bon supposer l'impossible ? Il me semble que la réalité suffit pour m'accabler.

— Amalia, dit Octavie, je me trouve un peu soulagée après t'avoir dit cela ; aussi je regrette moins de le l'avoir dit.

— Point de nouvelles ! point de nouvelles !... personne ! Octavie... C'est affreux ! c'est affreux et intolérable de vivre dans cette incertitude... Si je reste un jour de plus dans ce village, je meurs !

Amalia se mit à marcher à grands pas.

— Ne t'avez-vous jeté un coup d'œil, à l'auberge, sur [illegible] ?

— Oui, mademoiselle, répondit-on.

— A qui des deux lettres a-t-il plu, monsieur Tower, au ministre ou à moi ?

— Cette demande, mademoiselle, dit M. Tower avec de grandes inflexions de voix, cette demande m'honore beaucoup...

— Je ne vous demande pas si elle vous honore. Répondez-moi par un seul mot.

— Le ministre est fort loin d'ici, et probablement il nous a oubliés. J'ai bien pouvoir de...

— On vous demande un seul mot, monsieur Tower, dit Amalia en étendant et agitant les mains vers lui.

— Je veux plaire à mademoiselle Amalia.

— Très-bien, quoique trop long... Y a-t-il un navire sous charge pour France, à la minute ?

— Dans les ports du Malabar, on attend les moussons.

— Au diable les moussons !

— Au Coromandel, on annonce le départ du trois-mâts le *Dragonnier* pour Bordeaux.

— Oui, mais il faut traverser la moitié de la presqu'île en palanquin, pour aller à [illegible] ?...

— A Tranquebar, mademoiselle.

— Eh bien ! s'il le faut, nous irons nous embarquer à Tranquebar. Il paraît qu'à Tranquebar, on n'attend pas les moussons. Octavie, tu ne me quittes point, j'espère, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu ! que ferais-je ici, mon ange ? Ensemble nous sommes venues, ensemble nous repartirons... Mais il me semble, Amalia, que ce départ est entièrement subordonné...

— Sans doute, Octavie, il faut que je boive la coupe jusqu'à l'amertume. Que me coûte-t-il à présent de faire mon devoir ? Je le ferai. Nous verrons les dispositions du colonel Douglas... Si le colonel méprise mon deuil, on m'accorde le sursis que l'on accorde aux condamnés, je me résigne, je me sacrifie, je reste. Je ne veux pas que le monde exploite contre moi la mort d'Elena, et invente encore quelque monstrueuse histoire pour achever mon déshonneur. Si le colonel est généreux, comme je l'espère, ou insouciant, comme il en a l'air, tout est fini pour moi au Bengale ; demain nous montons en palanquin, et nous partons pour la France ou tout autre pays ; il me serait impossible de vivre un jour de plus dans cette maison... Octavie ! Octavie ! ajouta la jeune demoiselle en secouant mélancoliquement la tête, — tu le vois... personne ne vient... on dirait que tout est mort autour de nous !

Elle se leva comme violemment excitée par une idée soudaine qu'elle allait mettre à exécution.

— Monsieur Tower, dit-elle, nous ne sommes qu'au milieu du jour, et vous pouvez être de retour encore ce soir bien avant le coucher du soleil... Vous avez plein pouvoir ici... vous n'avez qu'à demander des guides ou des escortes pour être obéi. Il faut partir sur-le-champ et voir le colonel Douglas à Nerbudda.

— Vous l'exigez, mademoiselle ? — dit Tower d'un air humble.

— Belle question ! — dit Amalia en haussant ses épaules — certainement je l'exige.

J'irai voir le colonel Douglas... Après [illegible]

— Vous lui parlerez en particulier, et vous lui demanderez une explication nette et catégorique sur cette affaire qu'on appelle un mariage. Vous connaissez mes intentions, monsieur Tower, eh bien ! il est juste que mon tuteur connaisse les intentions du colonel Douglas.

— C'est on ne peut plus juste, mademoiselle...

— Ne cachez rien au colonel, monsieur Tower. Je vous donne carte blanche pour les indiscrétions. Laissez dire à votre bouche tout ce qu'elle voudra. Peu m'importe !... il doit connaître la mort du comte Elena ; il tirera de votre démarche les conséquences.... L'essentiel est de connaître les dispositions du colonel. Vous agissez pour votre compte, entendez-vous, monsieur Tower ; vous faites une visite de tuteur.

— Mademoiselle, dit Tower, vous allez être obéie à l'instant... Ne vous affligez pas ainsi, comme vous faites... les consolations ne vous manqueront pas... Et j'espère que mes soins, mon zèle, ma.....

— Monsieur Tower, songez que je suis sur des charbons ardens, et que j'attends votre retour.

M. Tower s'inclina respectueusement, et sortit du jardin pour exécuter les ordres de sa pupille, qui était sa tutrice depuis l'arrivée à Roudjah.

Nous laisserons nos deux héroïnes, dans leur isolement et leurs angoisses muettes, pour suivre M. Tower sur la route de Nerbudda.

M. Tower qui rapportait tout à lui-même, selon l'usage de son amour-propre, s'acquittait avec plaisir de cette mission. Ce désespoir, témoigné par deux femmes à la nouvelle vraie ou fausse de la mort d'Elena, était tout simplement causé par un vif intérêt amical. Le lendemain, ce désespoir aurait fait son cours, se disait M. Tower. Quant au colonel Douglas, M. Tower ne doutait pas de sa répugnance invincible pour ce mariage. Il se proposait donc d'obliger mollement Douglas à le terminer, afin de lui laisser une porte ouverte pour s'échapper du pied de l'autel. Ensuite se déroulait un long voyage sur mer, un tête-à-tête de trois mille lieues, où les choses devaient nécessairement prendre une tournure favorable à M. Tower, dont l'ascendant était irrésistible sur une jeune femme accablée des ennuis d'une longue navigation. Le dénoûment de ces aventures était facile à prévoir. On débarquerait dans un port de France, hors des atteintes et des rancunes du *Foreign-Office*, et il y aurait un mariage d'amour coté à douze mille livres de dot au bénéfice de M. Tower.

Les tuteurs de la chancellerie expédiés aux Indes ont inventé cette nouvelle branche de commerce, et ils l'exploitent ordinairement avec plus ou moins de succès : on nolise une pupille comme un *trois-mâts*. Le ministre de White-Hall a bien autre chose dans la tête que les pupilles et les tuteurs.

M. Tower avait pris trois cavaliers cipayes, trois de ceux qui lui avaient escorté à son arrivée à Roudjah, et il s'avançait rapidement vers l'habitation pour terminer son affaire avec promptitude et regagner bientôt le village avant les dangers de la nuit, car la campagne qui s'étendait à sa droite et à sa gauche était effrayante à voir, même en plein soleil.

Le nabab Sourah-Berdar entendit un galop de chevaux dans son avenue, et il quitta sa natte pour aller au devant de ceux qu'il attendait avec une vive impatience. En voyant des inconnus descendre sur sa terrasse, il témoigna par un geste de mauvaise humeur que cette visite ne lui était pas agréable.

Tower, qui ne regardait jamais que lui, ne remarqua pas cette pantomime ; il s'avança vers le nabab avec la démarche pompeuse d'un ambassadeur et de d'un ton imposant, cette demande : je voudrais avoir l'honneur de parler au colonel Douglas.

— Le colonel est absent ; il est en chasse depuis ce matin, répondit le nabab, à moitié endormi sur l'ambre de son houka.

— Absent ! dit Tower, en caressant de sa main, sa bouche et son menton. Ceci ne fait pas mon affaire. Reviendra-t-il bientôt de la chasse ?

— Je ne saurais vous le dire, monsieur.

— Sahib nabab, dit Tower avec une dignité parodiée, je suis M. Tower, agent de la Grande-Bretagne ; j'ai un caractère officiel pour parler à M. le colonel Douglas.

— Je le crois, monsieur Tower, mais le colonel est absent. Si vous voulez l'attendre, entrez dans l'habitation et demandez tout ce qui vous sera nécessaire.

La mauvaise humeur du nabab ne pouvait lui faire oublier les devoirs de l'hospitalité.

— Il m'est impossible d'attendre, sahib nabab ; je n'avais que cinq minutes d'entretien à demander au colonel Douglas. Il faut que je rentre à Roudjah de très-bonne heure. La nuit n'est pas amusante dans ce désert.

— Vous la passerez ici, monsieur Tower.

— Oh ! impossible ; ma présence est indispensable à Roudjah, ce soir... J'ai des vaisseaux à fréter... j'ai des dames à voir... le soleil commence à descendre, et lorsqu'il descend, il est vite à bas... je reviendrai demain... ce n'est pas ma faute si le colonel est absent... Nous allons remonter à cheval... Demain j'aurai tout une bonne journée à moi. Je n'aurai pas de crainte pour la nuit. Le ministre m'a recommandé d'être très-prudent au Bengale, après le coucher du soleil. Je suis votre bien dévoué, sahib nabab.

— Vous ne voulez donc pas vous reposer un instant ?...

— Sahib nabab, si le colonel devait arriver bientôt, j'attendrais ; mais dans le doute, j'aime mieux renvoyer l'entretien à demain.

A ces derniers mots, M. Tower était remonté à cheval.

— Monsieur Tower, dit le nabab, puisque vous êtes un compatriote, vous devez avoir reçu une invitation du colonel...

— Je n'ai point reçu d'invitation, — dit Tower avec des yeux ébahis.

— Alors vous la recevrez demain, monsieur Tower, et vos dames le recevront aussi.

— Le colonel Douglas donne une fête, sahib nabab ?

— Mieux que cela, il se marie dans quelques jours. Vous voyez les domestiques occupés aux préparatifs du bal.

— Ah ! il se marie ! c'est décidé ! — dit Tower, au comble de la stupéfac-

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

présente une nouvelle augmentation, car son chiffre surpasse d'un dixième celui de la moyenne décennale.

APPAREILLAGES.

Années.	nav.	ton.	Sous pav. étran. nav.	ton.
[illegible]	255	37613	96	12488
[illegible]	238	33909	97	12672
1834	212	29907	105	12958
1835	187	30677	71	9593
1836	224	35147	94	11935
Total.....	1116	167253	463	59646
1837	238	40165	107	16849
1838	280	46027	118	17222
1839	304	56233	94	18815
1840	310	54380	128	19126
1841	295	50929	89	17734
Total.....	1427	247734	536	89246
Total gén.....	2543	414987	999	148892

Ce tableau constate que le chiffre de la moyenne décennale des appareillages s'élève à 254 navires mesurant 41,499 tonneaux; dans ce nombre il y a eu 100 navires de 14,888 tonneaux sous pavillon néerlandais.

Le chiffre des appareillages de la deuxième époque de cinq ans surpasse celui des premières cinq années de 311 navires et de 60,481 tonneaux, dont 73 navires jaugeant 29,600 tonneaux sous pavillon néerlandais; il y a donc eu augmentation d'un tiers.

En 1842 le chiffre des appareillages était de 423 navires et de 72,649 tonneaux, parmi lesquels le pavillon néerlandais est compris pour 109 navires mesurant 20,391 tonneaux, chiffre qui surpasse également de beaucoup celui de la moyenne décennale.

Affaires religieuses d'Angleterre.

On écrit de Londres, 14 décembre, au *Journal des Débats*, la lettre suivante, qui fait suite à l'article que nous avons reproduit il y a quelques jours :

Si de simples et modestes questions de rubrique et de rituel ne vous paraissent pas tout à fait indignes de l'attention de vos lecteurs, je vous demanderai la permission d'ajouter quelques détails nouveaux à ceux que je vous ai donnés dans ma dernière lettre. L'agitation cléricale et laïque continue son cours, et, loin de se ralentir, prend de jour en jour une nouvelle force. Dans les derniers jours, il y a eu progrès marqué, au moins d'un côté. Les laïques ont gagné du terrain : les évêques, surpris de la résistance peut-être inattendue qu'ils rencontraient dans les congrégations, ont fait halte sur toute la ligne. Je vous ai déjà dit comment l'évêque de Londres s'était résigné à concilier avec les réalités une trêve d'une année. Ses confrères, les évêques d'Oxford et d'Exeter, ont cru devoir suivre son exemple. Le vicaire de la paroisse de Hurst, du diocèse d'Oxford, qui avait rétabli dans sa paroisse l'usage de l'offrande, a déclaré qu'il renonçait provisoirement à faire faire la quête dans l'église jusqu'à ce que la congrégation fût revenue à de meilleures dispositions. L'évêque d'Exeter a, de son côté, adressé à son clergé une lettre pastorale dans laquelle, soufflant le chaud et le froid, parlant blanc et noir, il maintient strictement en vigueur toutes les changemens nouvellement importés dans la célébration du culte, mais en recommande l'usage discret et modéré. Dans cette lettre, il dit qu'il a rassemblé son chapitre, qu'ils ont tenu ensemble une conférence de plus de trois heures, et qu'ils sont arrivés à la conclusion que voici :

« Nous avons trouvé, dit-il, que le seul moyen de remédier aux maux présens était d'avoir recours à la foi comme à notre seul guide. Or cette foi, la foi de toute l'Eglise d'Angleterre, y compris non seulement les pasteurs, mais aussi le peuple, c'est-à-dire l'État, cette foi a eu pour seul et unique but, depuis la Réformation, d'établir « l'uniformité des prières publiques, de l'administration des sacremens, et des autres rites ecclésiastiques. »

» Mais cette uniformité, comme il est manifeste, ne peut s'établir qu'à l'aide d'une seule règle : c'est ce que la loi a fait. Et si le temps a apporté quelque relâchement dans la pratique de cette règle, produisant les grands maux dont nous sommes témoins aujourd'hui, c'est une preuve convaincante que le véritable remède à ces maux est dans un retour à la fidèle observance de l'*Acte d'uniformité*. Cet acte a tous les titres que peut avoir une loi à la cordiale et respectueuse obéissance de tout fidèle membre de l'Eglise. Basé sur les plus sûrs principes, reconnaissant la liturgie elle-même comme purement spirituelle d'origine, et n'appliquant des peines séculières que pour sa stricte observance, ce statut célèbre porte en lui le caractère d'un contrat solennel par lequel l'église, ayant donné à la nation une forme pure de culte public, a reçu en échange l'assurance de la protection et du secours de la Couronne et de tous les états du royaume; statut qui, pour cette raison, est considéré comme *essentiel et fondamental*, et est ainsi qualifié, dans le grand acte constitutionnel, l'acte d'union entre les royaumes d'Angleterre et d'Ecosse. »

L'acte d'uniformité, auquel se réfère ici l'évêque, est, comme vous le savez, celui qui fut passé sous le règne de Charles II, et qui régla la situation de l'église d'Angleterre. Or, après avoir rappelé solennellement cet acte, après avoir rappelé en même temps à son clergé que par ses vœux d'ordination il est tenu de l'observer dans toute sa rigueur, et après avoir prouvé que les usages remis en vigueur dans différentes paroisses sont en conformité avec la loi, comment conclut l'évêque d'Exeter? En laissant simplement les ministres des paroisses libres d'appliquer la rubrique selon le temps et l'occasion, en leur disant : « que là » où les sentimens des congrégations ne sont pas encore mûrs, » il faut qu'ils soient patiens, qu'ils luttent, mais avec douceur, » et en priant Dieu d'inspirer de meilleures dispositions à leurs » troupeaux; jusque-là, qu'ils ne blessent pas leurs préjugés, » qu'ils n'irritent point leur égoïsme, mais seulement qu'ils ne » les laissent pas se tromper eux-mêmes; qu'ils leur disent la » vérité en tout amour, et laissent faire à Dieu. » Ainsi donc, malgré le ton absolu qu'il affecte, l'évêque d'Exeter finit cependant par céder comme les autres à l'insurrection laïque.

Il faut, Monsieur, que la pression ait été bien forte, pour qu'elle ait pu faire fléchir même le plus hardi, le plus entreprenant, le plus indocile, le plus pétulant, et certainement le plus spirituel de tous les évêques d'Angleterre, je veux dire le docteur Phillpotts. C'est qu'en effet la résistance paraît très liant. Déjà on agitait la question du refus des *church rates*, ou taxes d'église. Le conseil municipal de Londres, qui, les années précédentes, votait une souscription de 25,000 fr. pour les églises, la refusait cette année. Les congrégations avaient d'abord laissé se glisser en silence dans leurs églises des innovations partielles, mais l'éveil était donné. « Qu'ils fassent un » pas de plus, disait-on l'autre jour dans un journal très-religieux, mais très-protestant, qu'ils essaient de *forcer* les congrégations, et vous *verrez* des choses telles qu'on n'en a pas vu depuis le temps de Sancroft. Que l'on essaie l'*autorité* dans » une seule église de Londres, et à la Pâque prochaine, le refus » des *church rates* deviendra universel pour tout le royaume. »

Ailleurs encore, dans le diocèse de Cantorbéry, des plaintes ont été portées au primat d'Angleterre contre un de ses ministres, M. Wilberforce. On l'accusait de se livrer à des pratiques d'*idolâtrie romaine*, en montrant une vénération indue pour l'emblème *matériel* de la croix, de vouloir planter une croix sur la porte du cimetière et une autre sur le portail de l'église, de faire chanter *des antiennes* en prose que les fidèles ne pouvaient pas accompagner, d'ajouter l'épithète de *bienheureuse* au nom de la Vierge Marie, ce qui était qualifié de *mariolatrie*; enfin le malheureux vicaire était véhémentement soupçonné d'avoir des crucifix chez lui. Un autre était accusé d'avoir érigé une croix de quatre pieds de haut sur le tombeau de sa femme, *comme pour insulter ouvertement aux sentimens de tout vrai protestant.*

Peut-être trouverez-vous puéril, Monsieur, que des hommes mûrs, des gens très-posés et très-sages, du reste, se mettent en si grand émoi à propos de surplis et d'antiennes; mais ce qui a si fortement agité l'esprit public, c'est qu'on a considéré que ces nouveautés, en elles-mêmes fort inoffensives, étaient parties intégrantes de tout un système de changement. Des surplis, a-t-on dit, ne sont pas des principes; c'est possible, mais ils en couvrent, ils en habillent. Quand le peuple protestant de l'Angleterre a vu apparaître de tous côtés, et presque simultanément, les emblèmes d'un autre âge, il a vu aussi, dans l'ensemble avec lequel se faisait cette restauration de reliques, les symptômes menaçant d'une conjuration ourdie contre la réformation. C'est pourquoi il oppose système à système, et rejette tout sans distinction, faisant ainsi un procès de tendance. Les Anglais, comme vous le savez, ne sont pas faciles à mettre en mouvement; il faut que leur bile chauffe; c'est comme une locomotive. Mais quand ils se sont mis en marche, les corps religieux surtout, ils vont droit devant eux, sombres et déterminés, avec une espèce de force latente qui brise silencieusement les obstacles et ne s'arrêtent qu'au but. Aussi, soyez-en sûr, et quant à moi je l'ai toujours cru et le crois aujourd'hui plus que jamais, il y a là le commencement d'un grand mouvement qui réagira sur la chrétienté tout entière. L'Angleterre est sur un volcan religieux; seulement elle ne danse pas.

Un des faits les plus importans qui se soient produits ces derniers jours, a été la présentation à l'archevêque primat d'une pétition signée des noms du duc de Sutherland, de lord Ashley, lord Sandon, lord Morpeth, lord Francis Egerton, et de beaucoup d'autres membres de l'aristocratie protestante. Cette pétition commençait ainsi :

« La période durant laquelle il a plu à Dieu de continuer à l'Eglise de l'Angleterre la douce et paternelle autorité de sa Grâce a été marquée par de grands et importans changemens dans notre situation sociale, morale et politique.

» Un long intervalle de paix, les progrès de la littérature, des arts, des sciences et de la civilisation, et par-dessus tout, le rapide accroissement rapide de la population, ont produit dans la position relative des différens ordres de la société des changemens qui réclament la plus grave considération de quiconque désire le bien de la nation, mais particulièrement de ceux qui sont les gardiens officiels de ses institutions nationales et les pasteurs du peuple.

» Dans ces circonstances, nous soussignés, prenons la liberté, en tout respect, de présenter à la considération de Votre Grâce quelques moyens que nous croyons propres à atteindre les grands objets que nous avons en vue. »

Les pétitionnaires, après ce préambule, considérant que le personnel du clergé n'est pas assez nombreux dans l'état actuel de la population, et que les associations volontaires ne suffisent pas pour subvenir aux besoins moraux de la nation, proposent en premier lieu d'augmenter le nombre des membres du troisième ordre du clergé, c'est-à-dire des diacres; en second lieu d'admettre des laïques à l'exercice des fonctions qui ne appartiennent pas exclusivement au clergé.

L'église d'Angleterre, Monsieur, est déjà fort malade, mais à coup sûr, si elle accepte les remèdes que on lui conseille, elle peut dès-lors chanter *de Profundis*, et dire adieu au monde, moins comme église constituée. Ce qu'on lui propose, c'est d'ouvrir les ordres et les diacres dans la classe des individus qui n'ont pas les moyens de prendre leurs grades universitaires, mais qui pourraient être employés au besoin comme des serviteurs. Vous savez, Monsieur, que, même en France, une des plaies du clergé, [illegible]

M. ab soflenèd os tob ei sorif ellim esrob s'

tion.

— C'est décidé depuis longtemps, monsieur Tower; ce sont des affaires particulières qui doivent retarder un peu ce mariage...

— Très-bien, dit Tower, du ton sec d'un homme qui veut couper court à l'entretien, parce qu'il sait tout ce qu'il a voulu savoir, et qu'il est pressé de partir. — très-bien, sauf adieu. Dites au colonel que M. Tower est venu le voir : il comprendra le but de la visite, et il sera content. Vous ajouterez que nous sommes prêts pour ce mariage, et que nous attendons sa visite de retour après-demain à l'auberge de Rondjah.

C'est un malheur! ajouta-t-il en lui-même : affaire manquée! il faut alors s'exécuter de bonne grâce, comme je fais. Soyons diplomate en toute chose, et partout. Il ne reste la comtesse Octavie. Elle est jeune, belle et riche comme une Crésus.

La petite cavalcade reprit aussitôt le chemin de Rondjah.

Chemin faisant, Tower organisa des plans infaillibles. Il résolut de se fixer, après le mariage, dans le voisinage des deux époux, et de concentrer toutes ses ressources de fascination sur les deux femmes. C'était un avenir délicieux, qui adoucissait la contrariété présente, et qui déjà excitait en lui une pitié hautaine pour ce malheureux Douglas, assez imprudent pour épouser une jeune femme par violence, et préparer ainsi des triomphes trop faciles à un redoutable rival.

En montant l'escalier de l'appartement où les deux femmes l'attendaient, Tower composa sa figure, essaya des tons de voix et arrondit quelques débuts de phrases adroites pour engager l'entretien. La porte s'ouvrit comme d'elle-même, car le retour de Tower était épié à la persienne, et Amalia l'interrogea même sur le seuil.

— Mademoiselle — dit Tower en joignant ses mains sous le menton — nous vous appellerons, dans quelques jours, madame Douglas Strafford. On prépare votre lit de noces à Nerbudda. J'ai vu les domestiques occupés de ce travail. Nous sommes invités, Mme la comtesse Octavie et moi.

— C'est bien! — dit Amalia dans un long soupir — c'est ce que j'attendais d'ailleurs... Monsieur Tower, je vous remercie...

— J'ai exécuté vos ordres, mademoiselle.

— Mon Dieu! je le sais bien, ce n'est pas votre faute si je me marie...

— Oh! vous pouvez bien le croire, mademoiselle — dit Tower en levant la main droite et lançant un regard d'une expression stupide — mais il faut se résigner au destin. J'ai exécuté vos ordres. J'ai dit, nous sommes prêts pour le mariage. Vous recevrez la visite du colonel demain.

— Demain, le pire, mon! — dit Octavie en se levant pour se promener à grands pas — je ne veux pas avoir le colonel Douglas... Mais, dame! on croit vide devient cet infâme Sir Edward... Il n'y a donc pas de justice humaine dans ce pays!... Parlez, monsieur Tower, avez-la honte de nous laisser vous... cela ne doit pas vous plaire beaucoup... Comment? le comte Elona dit vrai... Nous accusons sir Edward... Il ne peut se justifier, il ne peut expliquer le sang qui le souille, le désordre qui bouleverse sa figure et ses vêtemens. Caïn ne peut pas nous dire où est Abel, et pour un tel homme, et pour un tel crime, il y aura une révoltante impunité!

— Octavie, Octavie, — dit Amalia en se suspendant au bras de la jeune femme, — tu ne m'abandonneras pas: non. J'ai besoin de toi, Octavie! il me faut au moins une âme comme toi, pour me plaindre, pour me consoler, pour me soutenir...

— Y songes-tu bien, Amalia? Je rentrerais à Nerbudda, moi! Oh! impossible! J'en suis sortie pour toujours. Je sais tout ce que m'a coûté d'amertume le moment de repos que j'ai pris dans cette habitation!

— Tu veux donc m'ôter tout espoir, Octavie! Tu veux que je meure victime de mon devoir et de ta fausse amitié.

Amalia s'assit lourdement et pleura.

— Le jour va finir, — dit Octavie d'une voix sombre, — et le misérable ne s'est pas montré... Oh! que je fus bien inspirée lorsqu'un soir je lui dis, à Smyrne : *vous aurez ma haine, ma haine implacable jusqu'à ma mort!* L'amour d'une femme peut s'éteindre; sa haine, jamais.

En ce moment, l'escalier de la maison trembla sous l'élan d'une course furieuse, et trois coups légers furent frappés à la porte de la salle, comme si le respect eût soudainement retenu dans sa brûlante excitation, celui qui demandait à être introduit.

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard : et malgré leur désespoir, elles jetèrent aussi un rapide coup-d'œil sur le désordre de leur toilette, avec un mouvement naturel d'habitude qui pouvait très-bien s'accomoder avec leur extrême douleur.

— Entrez, — dit Octavie d'une voix épuisée qui semblait exhaler son dernier mot.

La porte s'ouvrit, et le comte Elona parut dans la salle.

Deux cris éclatèrent dans la poitrine des deux femmes, et moururent sur leurs lèvres. Tout ce qui rayonne de vie ou se voile de mort sur des figures pleines de charme et de grâce humaine, se heurta à la fois le visage d'Amalia et de sa noble amie; leurs yeux exprimèrent mille pensées en un instant.

Le comte Elona était arrivé le lendemain de ce jour et bien avant le lever du soleil au cottage où Nizam avait établi son mystérieux atelier. Les portes de Rondjah étant, à cette heure encore fermées, Elona, épuisé d'émotions et de fatigues, avait dépassé la limite ordinaire de son sommeil de soldat. Le soleil touchait le zénith lorsqu'il se réveilla sur sa natte de campagne. Nizam, l'infatigable serviteur, ne s'était arrêté qu'une heure pour donner ses derniers ordres à ses travailleurs et ses instructions à Elona; mystère qui s'éclaircira bientôt. En arrivant à l'auberge des *Douces-Heures*, Elona fut fort surpris de ne trouver ni M. Tower, ni Amalia, ni les gens de service. Personne ne put lui indiquer ce qu'ils étaient devenus. Il répara le désordre de sa toilette avec un soin minutieux, de peur d'éveiller le moindre soupçon, et il attendit. M. Tower, en sortant de l'appartement de ses deux héroïnes, comme on vient de le voir, se promenait au hasard dans le village, et s'étant rencontré avec Elona, il vint une explication courte et vive qui devait amener l'incident dont nous allons parler.

— Mesdames, dit le jeune comte avec un sourire triste, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu témoigner à un pauvre proscrit. Je bénis le motif de mon absence, puisqu'il m'a donné l'occasion de connaître mes véritables ennemis.

— Comte Elona, dit Octavie en faisant un suprême effort pour trouver des idées et des mots, cet intérêt est fort naturel... Nous sommes ici tous si éloignés de notre pays... que nous nous regardons comme des compatriotes, comme des frères, comme des sœurs. Une absence inexplicable, mystérieuse, accompagnée de circonstances au moins singulières, peut justement alarmer une famille, car nous formons une famille dans ce désert.

— C'est bien lui! dit Amalia, qui semblait revivre après un coup de foudre inouï, comme il est pâle!... n'est-ce pas, Octavie?

Le comte Elona, de Octavie en essayant en vain de sourire avorté sur les lèvres, doit nous trouver aussi bien changées...

— Mais non, madame, dit Elona en s'asseyant avec le calme d'un homme qui n'a aucune préoccupation, et se dispose à passer la soirée en famille.

— Nous avons eu pourtant une bien cruelle nuit, dit Amalia; ah! vous êtes bien coupable, monsieur le comte! ajouta-t-elle avec une douceur qui corrigeait l'accusation.

— Comment! dit Elona en riant sérieusement; mais il y a des moments où l'on ne sait pas refuser... Vous connaissez le caractère entraînant de sir Edward... Il m'a pris à l'improviste... il m'a forcé de l'accompagner à la chasse...

— Comte Elona, dit Octavie, dont la tête en ce moment, entretenait une foule de pensées contradictoires, vous a-t-on supposé que sir Edward vous avait enlevé... Vous ne vous méfiez pas de sir Edward, vous, candide jeune homme?

— Moi, Madame, me méfier de sir Edward!... Les yeux fermés, je le suivrais au bout du monde.

— Au premier pas, monsieur le comte, vous ouvririez les yeux.

— Comtesse Octavie, dit Elona d'une voix chaude d'amitié, je ne connais pas un cœur plus noble que le cœur de sir Edward.

Dans les vives organisations, le moindre incident peut soudainement bouleverser toutes les idées. Octavie, qui, depuis l'entrée du comte, s'efforçait en vain d'imposer silence à tant de sensations diverses, pour reprendre son sang-froid habituel, se trouve tout à coup à son aise en écoutant les derniers mots d'Elona. Une maligne expression ranima ses beaux yeux.

— Certes, dit-elle, je ne m'attendais pas à voir le comte Elona défendre Edward avec cette chaleur. Je conçois cela... ces deux messieurs ont chassé ensemble... la nuit dernière... une chasse de nuit, ce doit être fort curieux...

— Madame dit Elona, trop novice dans l'art de dissimuler, un embarras... madame... on part, la veille au soir pour chasser le lendemain au jour...

— Moi je trouve cette explication fort naturelle, dit Amalia qui s'était du changement subit opéré dans le maintien et le ton de la comtesse.

— Fort naturelle, — dit Octavie, en aiguisant chaque syllabe comme un stylet, — fort naturelle... Je ne dis pas autre chose.

— Mais il me semble... — murmure Elona pour dire quelque chose et sans intention d'aller plus loin.

— Oui, cela vous semble aussi, comte Elona, — dit Octavie, — vous êtes parti hier au soir un peu clandestinement, je crois : vous avez passé la nuit à Nerbudda, et ce matin vous avez chassé...

— Madame, je ne vois là rien de surprenant, — dit Elona.

— Eh! dites-moi, monsieur le comte, comment vous est venue subitement cette passion pour la chasse? A Smyrne, où l'on ne craint pas de devenir soi-même, vous avez toujours professé le plus grand dédain pour la chasse et pour les chasseurs : ici, au Bengale, où les tigres chassent aux hommes, vous partez un beau soir, pour trancher du Robin des bois : un seul de sir Edward fait éclater en vous cette passion après le coucher du soleil. Vous riez, comte Elona!... moi, je ris aussi... voyez!... Après une mauvaise nuit, il faut nous égayer par quelques plaisanteries... Ici toutes les fois que nos messieurs sont obligés de discuter un alibi, ils disent : Nous étions à la chasse. Cela répond à tout... Hier, sir Edward m'a payé de cette raison, je n'ai pas accepté cette raison, croyez-le bien.

— Octavie, — dit Amalia, au comble de l'étonnement, — Octavie, je ne te comprends pas... Vraiment, on dirait que tu es fâchée de revoir M. le comte Elona vivant, après avoir partagé ma douleur cette nuit...

— Amalia, je me comprends, moi, je me comprends, et le comte Elona en lui-même, me rend plus de justice que toi, ma bonne amie...

— Madame la comtesse, dit Elona, je vous jure que je ne devine pas le sens de vos dernières paroles...

Sa phrase fut coupée par un regard d'Octavie. Le jeune comte se souvint et dans une réflexion instantanée, il admit qu'Octavie était [illegible] terribles scènes de la nuit dernière, et il résolut de borner [illegible] peur de provoquer une dangereuse indiscrétion.

(La suite à demain.)

recrute trop généralement dans les classes pauvres et ées, ce qui fait que son éducation intellectuelle et sa po- sociale ne sont pas toujours à la hauteur de la moralité qu'on ne saurait lui contester aujourd'hui. Croit-on ecrte d'Angleterre, le clergé *pauvre* se renouvellera- mentant seulement ses rangs inférieurs? Quelle place peront dans cette opulente et aristocratique église ces hom- qui verront à jamais formée devant eux la porte des digni- et des bénéfices? Absolument celle qu'occupent encore au- d'hui dans l'armée anglaise les soldats et les sous-officiers ne peuvent franchir une certaine limite. Il y a quelques an- l'évêque de Londres voulut créer dans son diocèse de es curés de 130 livres, ou 1,625 fl. Il y a des pays où cela ne rait pas si méprisable, mais en Angleterre on a de la fa- . A ce propos, un des écrivains les plus éminemment spi- ls et les plus mordans de l'Angleterre, le révérend Sydney h, disait :

e serait créer un millier d'hommes les plus malheureux de re, enfans de pauvres sans espérance, enchaînés au sol, eux de vivre avec leurs inférieurs, incapables de frayer les classes plus élevées, et traînant avec eux la malédiction laise de la pauvreté sans le moindre espoir de jamais s'en dé- er. L'évêque de Londres promettra-t-il aux enfans de ses ines, que s'ils se conduisent bien, l'un aura la place de son ndant, et un autre aura soin des cèdres et des hysopes de son in? Prendra-t-il leurs filles pour bonnes d'enfans, et les fils ces ouvriers de la vigne du Seigneur pourront-ils espérer un r conduire en jockeys le carrosse épiscopal du palais de Lon- à la villa de Fulham? Voilà un espoir! voilà de l'espace pour l'ambition! voilà un encouragement au progrès! »

(*La suite à un prochain numéro.*)

Nouvelles de Belgique.

On lit dans le *Précurseur* :

On nous écrit de Bruxelles qu'on affirmait dans la soirée hier, que le ministre de Prusse avait reçu dans l'après-dînée dépêche de son gouvernement, qui annonçait au gouverne- ent belge que la Prusse acceptait la définition de l'art. 19 nnée par M. Nothomb dans la séance du 13.

— S'il faut en croire un bruit assez généralement répandu hier atin, dit *l'Observateur*, les incidens très-graves du comité secret auraient eu pour résultat de rendre définitive scission qui existe dans le cabinet. Le ministère serait, dit-on, pleine décomposition, et l'on assure que M. le ministre de l'intérieur a expédié un exprès aurait pour exposer à S. M. la tion et l'engager à hâter son retour.

CHAMBRES BELGES.

A l'ouverture de la séance de la chambre des représentans, du 18, M. Ouva dépose sur le bureau de la chambre des repré- sentans, une pétition revêtue de la signature de près de quinze vents ouvriers d'Anvers, qui exposent le tort qu'ils éprouvent, eux aussi, de la loi du 4 avril 1843 sur les sucres, et en deman- dent à leur tour la révision.

La chambre, après avoir entendu divers rapports, a été saisie, par M. le ministre des finances, de deux projets de loi : le premier ouvre au département de la guerre un crédit provisoire de 7 millions de francs pour l'exercice de 1845; le second est relatif à la répartition entre les provinces du contingent de la contribution foncière. — [illegible]

Ensuite l'assemblée s'est formée de nouveau en comité secret pour l'examen du traité de commerce avec le *Zollverein*.

— [illegible]

En chambre, après avoir lu deux projets de loi, l'un qui ouvre au département de la guerre un crédit provisoire de 7 mil- lions de fr., et l'autre ayant pour objet de répartir entre les pro- vinces le contingent de la contribution foncière, a repris jeudi, en comité secret, la discussion du traité de septembre. A l'occa- sion de la pétition des ouvriers des raffineries d'Anvers, qui a été présentée jeudi à la chambre, M. le ministre des finances a déclaré que le travail qu'il fait sur la question des sucres est presque achevé, et que d'ici à quelques jours il pourra le sou- mettre à l'avis des intéressés.

Dans la séance du sénat, du 18, il a été fait rapport, par M. Cassiers sur le projet de loi des céréales, par M. le baron de Ma- car, sur le budget du ministère de la justice.

M. le comte Vilain XIIII a présenté, par motion d'ordre, quelques observations relatives à l'allocation de 50,000 francs pour achever le Palais-de-Justice de Gand; il voudrait qu'on déposât sur le bureau la pièce qui concerne cette alloca- tion.

M. Desmanet de Biesme désirerait savoir si M. le ministre de l'intérieur, ou celui des finances, assistera à la discussion de la loi des céréales; il croit qu'on ne saurait aborder une question de cette importance sans l'intervention de quelque membre du cabinet.

M. le ministre de la justice répond que M. le ministre de l'in- térieur sera probablement occupé demain par la loi sur le *Zoll- verein*, mais qu'après-demain il sera disponible.

M. le président met aux voix l'ordre du jour de demain. Il est décidé qu'on s'occupera d'abord de la discussion générale du budget de la justice. On fixera ensuite le jour de la discussion de la loi des céréales.

On lit dans l'*Emancipation* :

Le comité secret d'aujourd'hui a été ouvert par des explica- tions de M. le ministre des affaires étrangères, M. Goblet a ex- posé à la chambre que, lorsque les négociations avec la Prusse arrivèrent à leur terme, une rédaction du traité fut préparée dans son ministère, une autre par la direction du commerce au ministère de l'intérieur; que, dans la première, on avait prévu le cas où l'exportation des fers et des fontes aurait lieu par les frontières de terre et par le Rhin; que dans la rédaction du mi- nistère de l'intérieur on ne se servit que des expressions qui fi- gurent au traité définitif; et que, si le choix est tombé sur cette dernière rédaction, c'est à laquelle on devait s'en prendre. Le ministre a déclaré que, dût-il encourir un blâme, il éprouvait le besoin d'obéir à sa conscience en faisant connaître à la chambre toute la vérité.

L'assemblée a paru satisfaite de cette franchise. Elle a ensui- te entendu M. Dechamps, ministre des travaux publics, qui a présenté des calculs pour faire remarquer qu'après tout il n'y aurait jamais qu'une différence de 11 c. par 100 kilog. entre les deux directions, au préjudice de la route par Aix-la-Cha- pelle et le chemin de fer, M. d'Anethan, ministre de la justice, a parlé dans le même sens.

M. Delfosse avait fait une proposition tendant à ce que la chambre subordonnât son vote sur le traité, à l'adoption par la Prusse d'une clause explicative pour l'admission des fon- tes et des fers belges par le Rhin, sur le même pied que par les frontières de terre. Dix à onze voix seulement ont ap- puyé cette proposition, sur laquelle les représentans eux-mê- mes de Liége se sont divisés. Un sous-amendement de M. Du- mont, qui demandait que les fontes et les fers pussent pénétrer par les eaux intérieures de la Hollande, a été rejeté par 69 voix contre 16, sur appel nominal.

La chambre s'est en général montrée satisfaite et rassurée. On pense que demain le traité pourra être voté en séance publi- que et qu'ensuite la chambre se séparera.

Nouvelles d'Espagne.

Madrid, 12 décembre.

La commission chargée de faire un rapport sur le projet de dotation du culte et du clergé, paraît assez divisée. La majorité des membres de la commission partage les vues du gouverne- ment. M. Pena Aguayo voudrait qu'il fût établi une distinc- tion catégorique entre le clergé ordinaire et le haut-clergé. MM. Pacheco et Llorente s'élèvent avec force contre le prin- cipe qui attribue au clergé l'administration des biens restant à vendre. On croit que la discussion s'ouvrira sur ces divers rap- ports.

Il n'est pas étonnant que les chambres ne siégent pas. Quel- ques projets dont la rédaction n'est pas entièrement terminée, absorbent l'attention du ministère, et, d'un autre côté, les commissions cherchent à se mettre d'accord avant de présenter leurs rapports à la discussion.

La presse périodique ne tarit pas d'éloges sur la conduite du gouvernement dans l'affaire du colonel Rengifo. Cet acte de clémence paraît devoir être très-utile au gouvernement.

(*Corresp.*)

— Il y a hier une scène vraiment touchante au palais : la femme et la belle-mère du condamné Arilla s'étaient rendues au palais, accompagnées de leurs amis et de plusieurs dames pour solliciter de S. M. la grâce des malheureux qui, ayant été mis en chapelle, n'avaient plus que quelques instans à vivre. L'émo- tion de la reine devenait de plus en plus vive à mesure que les prières et les gémissemens non-seulement de ces dames, mais en- core de la foule qui les suivait et qui se tenait sur le grand esca- lier du palais se redoublaient; on entendait les cris : *Grâce, ayez pi- tié d'eux, madame, si la reine leur pardonne, vive la reine!* La reine demanda la pétition, on lui répondit qu'on ne l'avait point préparée, mais qu'on la rédigerait à l'instant même. S. M. rentra dans ses appartemens et dans l'impatience qui la tourmentait elle demanda trois fois si la pétition était prête. Le fait parle plus haut que tous les commentaires dont il pourrait être l'objet de notre part. Nous nous bornerons donc à dire : Isabelle II, si elle a de bons et loyaux conseillers, pourra faire la félicité de l'Espagne.

(*Eco del Comercio* 12 déc.)

Bourse de Madrid du 12 décembre.

3 p. c. 32⅛ au c., 32¼ à 60 jours. — 5 p. c. 22⅛ à 60 jours. Dette flottante 78 à 60 jours. — Coupons 26 à 57 jours.

Nouvelles et faits divers.

On mande de Carlsruhe, 11 décembre :

Dans la séance de la chambre des députés, M. Welcker a prié le président de vouloir bien lui désigner un jour où il fera des interpellations au ministère concernant les résolutions de la conférence ministérielle de Vienne de 1834, qui ont fait une grande sensation en Allemagne et en Europe. Il accuse ces résolutions de condamner le système constitutionnel. M. Welcker veut savoir si le gouvernement badois a approuvé ces ré- solutions, et s'il les regarde comme obligatoires pour le pays. En cas de réponse affirmative, M. Welcker proposerait la mise en accusation des ministres. On sait que ce député a publié un ou- vrage dans lequel il traite *ex professo* de ces résolutions.

— On écrit de Stockholm, 6 décembre.

Le comité de constitution, en examinant les quatre ou cinq projets différens de réforme de la constitution, a décidé le 3 de ce mois, par 12 voix contre 11, que l'élection par états et clas- ses formerait la base de sa proposition. Le parti conservateur a donc triomphé dans ce comité.

L'état des campagnes a voté, à la majorité de 67 voix contre 23, pour l'égalité du droit d'héritage entre frères et sœurs.

Après une vive discussion, l'état du clergé a adopté, le 30 du mois dernier, une proposition d'après laquelle la peine de la bastonnade dans l'armée et dans la landwehr doit être mainte- nue, mais limitée à un petit nombre de cas.

— On écrit de Schwerin, 10 décembre, à la *Gazette de Weser* :

Les états ont décidé de faire au gouvernement la proposition d'essayer de conclure avec le royaume de Suède et de Norwége un traité de commerce et de navigation fondé sur la réciproci- cité. Les relations mercantiles du Mecklembourg avec ces pays sont assez considérables, mais entretenues en majeure partie par des navires suédois, ceux de Mecklembourg étant assujettis à des droits très-élevés dans les ports des royaumes susdits. Ainsi, par exemple, 132 vaisseaux sous pavillon de Suède et de Norwége sont entrés l'an dernier dans des ports mecklembour- geois, au lieu que 16 à 20 bâtimens de Mecklembourg au plus sont arrivés en Suède et en Norwége. Le Mecklembourg achetant à ce pays quantité de leurs produits et consommant en particulier beaucoup de fer de Suède et de harengs de Norwége, on peut admettre comme certain qu'un traité de commerce et de navi- gation, conclu sur des bases équitables, n'y rencontrera point d'obstacles insurmontables.

— Des nouvelles de Rome mandent que S. Em. le cardinal Lambruschini, secrétaire-d'état au département de l'extérieur, se propose de quitter les affaires pour raison de santé et à cause de son âge avancé. On désigne comme son successeur le nonce apostolique près la cour de Vienne, prince Altieri, qui recevra, dit-on, prochainement le chapeau de cardinal.

— On écrit de Turin, 7 décembre :

M. le baron Mortier, ambassadeur de France à notre cour est, dit-on, chargé par son gouvernement, d'entamer de nouvel- les négociations avec notre gouvernement pour arriver à une révision du traité de commerce conclu le 22 août 1843 entre les deux états.

— La feuille ministérielle russe contient une circulaire, du ministère de l'intérieur, à la date du 19 septembre, adressée à toutes les régences, et qui ordonne de ne délivrer à l'avenir chaque passeport que pour un espace de temps limité.

— On écrit de Hanovre, le 4 décembre :

L'Université de Gœttingue a envoyé dernièrement une dépu- tation, composée de ses premières notabilités, au roi Ernest pen- dant son séjour à Rotenkirchen, chargée de lui représenter l'état de décadence dans lequel est tombée cette illustre Uni- versité, autrefois une des plus florissantes des hautes écoles (*hoheschulen*) de l'Allemagne. Le roi a répondu à la députation qu'il a reçue avec distinction, qu'il dépendait plutôt du corps de professeurs que du gouvernement de rendre à l'Université son ancienne splendeur.

Le nombre d'étudians a tellement diminué depuis six ans, c'est-à-dire depuis la destitution de sept professeurs illustres de l'Université de Gœttingue, que les autres Universités ont accueil- lis avec empressement, qu'il n'y a que six cents étudians pour l'année scolaire de 1844-45; depuis soixante ans on n'a pas vu cette Université descendre à un chiffre aussi bas. Les étrangers, qui jadis étaient fort nombreux à l'Université de Gœttingue, vont de préférence à Berlin, à Munich, à Leipsick, à Heidel- berg et ailleurs, depuis que cette Université est devenue veuve de deux Grimm que le roi de Prusse a appelés à Berlin, du doc- teur Ewald, appelé par le roi de Wurtemberg à Tubingen, et du docteur Gervinius, dernièrement installé à Heidelberg.

Depuis que le roi de Prusse emploie tous les moyens pour at- tirer à Berlin les hommes les plus illustres de l'Allemagne, le nombre des étudians à l'Université berlinoise va toujours crois- sant : il s'élève actuellement à environ trois mille à Munich, à seize cents à Heidelberg, et à Tubingen à environ mille.

— On écrit de Berlin, 14 décembre :

Voici l'avis par lequel la cour de justice a annoncé à la ca- pitale l'exécution de la sentence rendue contre l'ex-bourgmes- tre Tschech, avis qui n'a été porté à la connaissance du public qu'après la décapitation du condamné :

« Henri-Louis Tschech, qui a exercé les fonctions de bourg- mestre de Sterkow de 1832 à 1841, et qui, après les avoir ré- signées, n'a cessé de faire des démarches pour entrer au service de l'état sans qu'on pût faire droit à ses demandes, a, dans la ma- tinée du 26 juillet de cette année, déchargé un pistolet à double détente sur S. M. le roi, dans l'intention de le tuer. L'une des balles ayant traversé le manteau et le surtout du roi, a fait une contusion sur la poitrine de S. M.; l'autre, qui a passé par- dessus la tête de la reine, s'est enfoncée dans l'intérieur de la voi- ture.

» Tschech, ayant fait l'aveu de son crime, a été déclaré, par arrêts du sénat criminel et du sénat supérieur d'appel de la cour de justice du 19 septembre et du 26 octobre de cette année, dé- chu du droit de porter la cocarde nationale prussienne et de ses autres droits de citoyen, et son entière fortune a été confis- quée et il a été condamné à être battu sur la claie et roué de haut en bas. S. M., par rescrit du 10 de ce mois, a daigné com- muer cette peine en celle de la décapitation. En conséquence, le dit Henri Louis Tschech a été exécuté aujourd'hui sur la pla- ce du supplice de Spandau.

» Berlin, 14 décembre 1844.

Cour royale prussienne.

— La période de la fièvre industrielle vient de commencer en Hongrie. Partout on projette des fabriques, les unes par actions, les autres comme entreprises particulières. L'élite de la bourgeoisie vient de se réunir dans le but d'acheter la délicieu- se vallée de Veidritz pour y élever des fabriques. Dans l'assem- blée, à laquelle assistait l'économiste List, qui est de retour de l'exil, on a recueilli en peu de temps des signatures pour 1,600 actions de 200 florins, formant un capital de 320,000 florins monnaie de convention, ce qui prouve combien notre ville peu importante possède de capitaux disponibles.

— On écrit de Paris :

On se rappelle que les bruits les plus contradictoires cou- rurent, il y a six mois, sur la disparition de Simon Deutz. Quel- ques personnes prétendaient qu'il s'était noyé en se baignant dans la Marne, quelques autres avancèrent, que le gouverne- ment l'avait envoyé avec une pacotille à la Nouvelle-Orléans, ainsi que cela s'est fait pour Meunier et Quenisset. Aucune de ces rumeurs ne reposait sur la vérité. On sait aujourd'hui que, perdu de dettes, descendu jusqu'au dernier degré de la misère, Deutz a été interné par M. Delessert, dans un dépôt de mendi- cité de la rue de la Hochette. Des 500,000 fr. et des magnifiques promesses, qui furent le prix de sa trahison, il ne reste plus au juif apostat, qu'une modique pension de 25 fr. par mois.

— Un accident qui a jeté l'épouvante parmi les spectateurs du théâtre de Drury-Lane à Londres, a eu lieu samedi dernier, pendant la représentation du ballet *la Révolte au Sérail*. Au second acte, le gaz qui éclaire le transparent dont on se sert pour représenter l'aurore a mis le feu aux vêtemens d'une actrice Miss Clara Webster, et en un moment, elle s'est trouvée com- plètement enveloppée par les flammes. La terreur a été uni- verselle, les dames des loges poussaient des cris affreux. La mal- heureuse actrice courait éperdue de tous les côtés de la salle, et c'est un des machinistes qui est parvenu, avec beaucoup de peine, à éteindre le feu. Malheureusement les blessures de Miss Webster étaient graves; le lendemain, elle était au plus mal, et l'on n'espérait de la sauver; elle était entièrement défigurée; il ne lui restait plus un seul cheveu, et ses mains étaient si horri- blement brûlées, que si elle n'était pas morte des suites de cet horrible accident, elle n'aurait plus pu s'en servir.

On avait cru tout d'abord que son état n'était pas de nature à inspirer du danger. Mais cet espoir a été bien vite dissipé par les symptômes alarmans qui se sont manifestés. Cette malheu- reuse jeune fille a souffert d'atroces douleurs pendant qua- rante-huit heures. Ses derniers momens ont été pourtant fort calmes; la nature s'était en quelque sorte assoupie quelques heures avant sa mort.

Théâtre-Royal-Français.

Lundi 23 décembre. — (Représentation N° 91.)

La Fille du Régiment,

opéra comique en deux actes, paroles de MM. de St-George et Cayard, musique de Donizetti.

RODOLPHE, OU LE FRÈRE ET LA SŒUR.

On commencera à SEPT heures.

ANNONCES

PRIX-COURANT, EN BELGIQUE,

des différents objets, composant le matériel des Chemins de Fer.

Locomotive de 14 à 15½ pouces de cylindre.	38,000.00
	39,000.00
Tender de 5,000 litres	7,000.00
Outils et pièces de rechange.	1,000.00
Locomotive de 12 à de pouces de cylindre	34,000.00
	35,000.00
Tender de 3,800 litres.	5,000.00
Outils et pièces de rechange.	1,000,00
Locomotive de 11 pouces de cylindre	32,000.00
Tender	4,500.00
Outils et pièces de rechange.	1,000·00
Rails, le tonneau de 1,000 kil.	200.00
Coussinets id.	130.00
Chevilles et clavettes, le tonn. de 1000 kil. (fer battu).	350.00
Excentriques à 3 voies.	161,50
id. à 2 voies.	390.00
Plates-formes tournantes de 13 pieds de diamètre.	1,250!00
id. id. 11 id.	1,000.00

Prix des différentes espèces de voitures.

Waggon pour voitures.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasins.	Poids 2630 kil.
Bois.	200.56				
Vis et clous.	8.66				
Train complet.				1283.75	
Buttoirs à ressorts				284.04	
Fer		90.24			
Ferrures diverses.				194 77	
Couleurs			16.33		
Frais généraux.	69.80	34.43	5.33	54.80	
	279.10	124.67	23.66	1782.36	fr. 2159.79.

Waggon pour les chevaux.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Selliers	Peintres.	Magasins.	Poids 3160 k.
Bois.	341.03					
Vis et clous.	14,27					
Fer.		93.36				
Couleurs.					35.35	
Buttoirs à ressort.					284.04	
Train complet.					1200.42	
Objets de sellerie.			51.01			
Coussinets.				45.26		
Façon et frais généraux.	252.59	188,57	20.61	13.68	237.73	
	607.79	281,93	71.62	58 93	1757.54	fr. 2777.81

Waggon à marchandises.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasin.	Poids 1 75 kil.
Bois.	185.78				
Vis et clous.	6.20				
Fer.		25.39			
Couleurs.			10,62		
Buttoirs fixes.				63 48	
Chaînes et attache.				11.90	
Brides et boulons.				31.50	
Ferrures et boulons.				8.40	
Train complet.				1263.95	
Façon et frais généraux.	28.78	1.31	3 00	18 04	
	220.76	29.69	13.62	1597.27	fr. 1667.82.

Waggon fermé.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasins.	Selliers	Poids 3090 k.
Caisse				650.00		
Train complet.				1152.62		
Buttoirs à ressorts.				284.04		
Ferrures, cliché les poignées.				47.40		
Fer et tôle		342 80				
Couleurs			39.18			
Couvertures étoffes						
Façon et frais gener.	39.15	27.00	7,08	37.32	2.35	
	39.15	369,80	46.26	2197.42	3.10	fr. 2625.79.

Waggon pour le charbon avec les côtés en bois.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasins.	Poids 2360 kil.
Bois.	163.51				
Vis et clous.	6.72				
Fer.		35.16			
Couleurs			19.18		
Buttoirs fixes.				63.48	
Train complet				1452.60	
Chaînes, charnières, boulons.				114.10	
Façon et frais généraux.	79.5	41.6	6 19	63 67	
	249.30	126.76	24.37	1393.85	fr. 1794.78.

Waggon à marchandises à frein.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasins.	Poids 2030 kil.
Bois.	134.28				
Vis et Clous.	3.39				
Fer et acier.		1[illegible]			
Cuivre		[illegible]	14.61		
Ferrures du frein				43.67	
Id. de frein				43.03	
Buttoirs fixes.				63.48	
Crochets, brides, chaînes				11.90	
Boulons				33.84	
Façon et frais généraux.	59.27	62.55	4.61	25.95	
	207 32	191.40	19.22	1219.01	fr. [illegible]

Waggon d'entretien.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forge.	Peintres.	Magasins.	Poids 415 kil.
Bois.	39.00				
Vis et clous.	3.67				
Fer.		1.15			
Couleurs.			3.71		
Rayages et boulons.				158 15	
Façon et frais généraux.	22.39	3 25	78	13.20	
	65.10	4.38	4.49	171.33	fr. 245 30.

Waggon de secours.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forge.	Peintres.	Magasins.	Poids 2850 kil.
Bois.	211.13				
Vis et clous.	9.91				
Fer		21.24			
Couleurs			24.00		
Train complet				1201.57	
Plateaux et buttoirs.				25.08	
Cadenas chaînes boulons.				60.30	
Façon et frais généraux.	97.2	22 10	4.80	62.09	
	318 32	43.34	28.80	1349.04	fr. 1739.50.

Waggon à Coke.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasins.	Poids 2800 kil.
Bois.	185.93				
Vis et clous.	9.61				
Fer		63.95			
Couleurs.			8.81		
Train complet.				1288.75	
Buttoirs fixes.				63.48	
Chaines et boulons.				60.04	
Façon et frais généraux.	24	41.95	3.35	47.27	
	224.78	105 90	12.16	1465.54	fr. 1828.38.

Diligence.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Garnisseurs.	Peintres.	Magasin.	Poids 3195 k.
Caisse					1500 00	
Train complet.					1175.62	
Buttoirs à ressorts.					284.04	
Cuivre rouge, boulons, vis, tringles d'impériale, portière, etc.			157.00			
Rideaux, roulettes glaces.			52.00			
Etoffe, crin et garnit.				1130.00		
Couleurs.				70.00		
Impériale couvert.				28.11		
Façon et frais généraux.	100.00	30.00	170.00	80.00	190.00	
	100.00	239 00	1328.11	150.00	3149.66	fr. 4966.77.

Char-à-bancs à glaces.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Garnisseurs.	Peintres.	Magasins.	Poids 3010 k.
Caisse					1100.00	
Train complet					1175.62	
Buttoirs à ressorts.					284 04	
Accessoires en fer et fonte.		167.00				
Rampes et glaces.		65.00				
Crin, étoffe, toile accessoires.			213.71			
Peinture				60.00		
Façon et frais génér.	80.00	25.00	40.00	65.00	105.00	
	80.00	257.00	253,71	125.00	2664.66	fr. 3385 37.

Waggon couvert.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasins.	Poids 2535 kil.
Caisse.				750.00	
Train complet.				1175.62	
Buttoirs à ressorts				284.04	
Ferrures, colonnes, clichettes, etc.		302.88			
Impériale				28.11	
Couleurs.			55.00		
Façon et frais généraux.	70.00	25.00	60.00	77.50	
	70.00	327.88	115.00	2315.27	fr. 2828.15.

Waggon découvert à 48 places.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasins.	Poids 3060 kil.
Caisse.				600.00	
Train complet.				1270.00	
Buttoirs à ressorts.				280.00	
Serrures et accessoires.		209.28			
Peinture			45.00		
Façon et frais généraux.	50.00	18.00	40.00	54.00	
	50.00	227.28	85.00	2204.00	fr. 2566.88.

Waggon de détail.

DÉSIGNATION.	Menuisiers.	Forges	Peintres.	Magasins.	Poids 2540 kil.
Bois.	269.16				
Vis et clous.	15.42				
Fer		78.00			
Charnières et boulons.				89.82	
Buttoirs fixes.				63.48	
Chaînes d'attache.				11.90	
Frein complet.				1263.95	
Couleurs.			16.60		
Façon et frais généraux.	88.40	36.25	3.78	54.22	
	372.98	114.25	20.38	1482.77	fr. 1990.38.

MAGASIN

DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

ET

imprimerie en taille-douce.

Weygand & Beuster, *Marchands et Editeurs de Musique à La HAYE*, ont l'honneur d'informer le Public qu'ils continuent à s'occuper, à des prix très-modiques, tout ce qui concerne la taille-douce. Cartes de Visite et d'Adresse, Lettres de Change, etc., etc., et qu'ils ont toujours un grand assortiment de superbes Cartons glacés pour Cartes de Visite propres à imprimer en caractères d'or ou d'argent, au choix de ceux qui voudront bien les honorer de leur confiance.

On trouve audit Magasin un GRAND DÉPOT de *Pianos carrés, à consoles* et *Pianinos* sortis des fabriques de **Pape,** *de Paris*, et de **Wolfsang,** de *Bruxelles*, ainsi que les véritables Cordes de Naples.

On y trouve de même toutes les nouveautés qui ont rapport à leur [illegible]

VENTE AU PLUS OFFRANT,

par le Ministère de M. DE KOVINE, huissier

chez OBERWARTH et Cie.,

rue dite *Korte Pooten*, à La Haye.

d'une très-forte partie de Schals longs et carrés, en tout genre, de Soie de Lyon, unies, brochées, rayées, écossaises, moirées, lustrées, etc.; quantité d'étoffes les plus nouvelles en laine, coton, etc.; de Parapluies, de Chambre, Gilets, Cravattes, Gants, Echarpes, Foulards des Indes, de Table, etc., etc., etc.

L'exposition des susdites marchandises aura lieu de lundi 22, courant, et la vente commencera le 30.

Les soussignés se chargent des commissions dont on voudra bien les honorer.

On peut se procurer des marchandises susdites telle quantité qu'il pendant le temps de l'exposition. **Oberwarth frères &**

VAN LUNTEREN,

Professeur de Calligraphie et de Commerce

vient d'ouvrir un cours d'Ecriture et de Commerce. Il se charge de réformer en dix jours, ou 15 à 20 leçons, l'écriture la plus vicieuse et la plus illisible et d'en faire une bonne écriture. Il enseigne aussi en 20 leçons la **Tenue des Livres** en parties double et simple, ainsi que les autres branches relatives au Commerce.

S'adresser à l'hôtel de *la Cour de Berlin, Heerenstraat*, à La Haye.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 20 Décembre.

		cours 13 déc.	ouvert.	fermé.
	Dette active.	64	64	
	Dito dito	78	78	78
	Dito dito	98	98	98
	Dito dito	98	98	
	Dito des Indes			
Pays-Bas.	Dito dito			
	Syndicat			
	Dito			
	Société de Commerce			
	Chemin de fer du Rhin			
	Act. du Chemin de fer Hollande			
	Act. du lac de Harlem			
	Oblig. Hope & C. 1796 & 1816			
	Dito dito 1826 & 1826			
Russie	Inscrit au Grand-Livre			
	Certificats au dito			
	Dito inscriptions 1831 & 1833			
	Emprunt de 1840			
	Id. chez Stieglitz et Comp.			
	Passive			
	Dette différée à Paris			
Espagne	Deferred			
	Ardoin	22½	22½	
	Obligations Goll & Comp.			
Autriche	Dito métalliques	110¼	110¼	110¼
	Dito dito	68½		
France	Inscriptions au Grand-Livre			
Pologne	Actions 1836			
Brésil	Emprunt à Londres 1839			
	Id. id. 1843			88½
Portugal	Obligations à Londres	58½	58⅛	58⅛

Des achats qui se sont effectués en intégrales pour compte de différentes maisons hollandaises et de Berlin ont agi d'une manière favorable sur le cours de tous les fonds hollandais. Les actions du chemin de fer hollandais étaient également fort demandées pour compte de maisons berlinoises.

L'aspect du marché en fonds espagnols et portugais était en général plus favorable et les affaires très-animées.

Les péruviens étaient demandés en hausse.

Cours de l'argent : Prêt à garantie 3½ à 3⅝ %; prol. 3½ à 3⅝ %; escompte 2½ %.

Derniers prix à 5 heures : 2½ %, 64⅛, 64⅜. Soc. de Commerce [illegible] Ardoins 22⅛.

Bourse de Paris du 18 Décembre.

		cours 16 déc.	ouvert.	fermé.
France	Cinq pour cent	—	120.20	—
	Trois pour cent	—	85	—
	Emprunt Ardoin	—	33½	—
	Anc. différée	—	—	—
	Nouv. dito	—	—	—
	Passive	—	6	—
Espagne	Certificats Falconet	—	100 95	—
Naples	Dette active	2½	—	—
Pays-Bas	Dette active	5	—	—
Belgique	Dito	3	—	—
	Banque belge	—	660.00	—
Etats-Unis	Obligations de la Banque	—	—	—

Bourse d'Anvers du 20 Décembre.

Métalliques, 5 %. — Naples, 5 %. — Ardoins, 8 %. — Dette différée ancien, — Passive, 5 %. — Lots de Hesse, 72. — Cours après la Bourse 2 heures. Anv. 20 déc.

Bourse de Vienne du 14 Décembre.

Métalliques, 5 % 110 ½. — Dito, 4 % 100 ½. — Dito, 3 % 77 ½. — de 1834, ½. — Actions de la Banque 1647.

Dépôt-général à Amsterdam chez M. Schoonenberg et Fils.